

DROIT dans les yeux

Un film de Marie-Francine Le Jalu

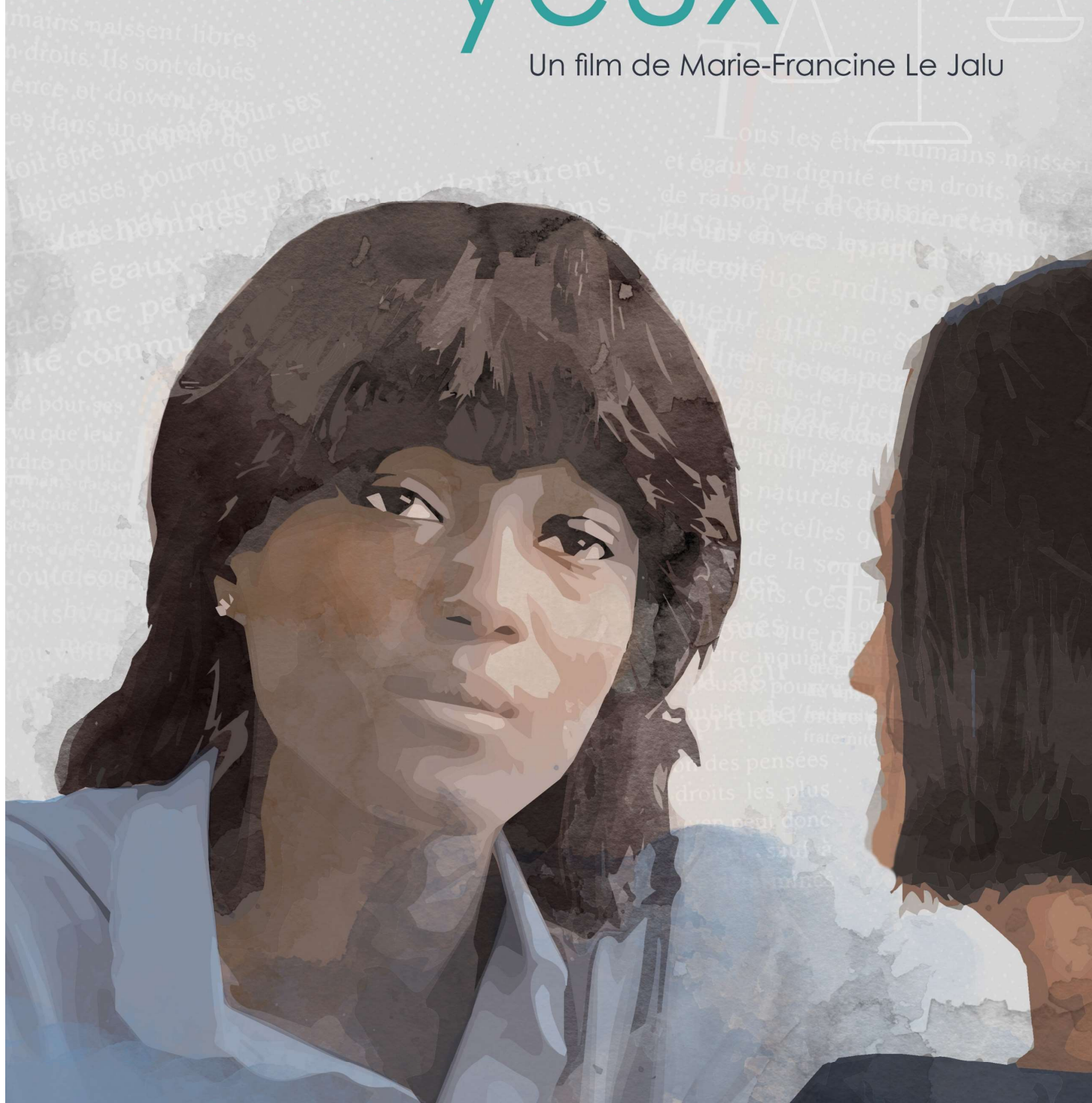


Image Sylvie Petit, Son Emmanuel Angrand, Montage Jean-Pierre Bloc, Cyril Curchod, Marie-Francine Le Jalu, Direction de production Gilles Sionnet, Post-production Robin Gaussé. Une coproduction Des Films Nuit et Jour, Vià93, avec la participation du Centre national du cinéma et de l'image animée, du Fonds Images de la Diversité – Commissariat général à l'égalité des territoires – Centre national du cinéma et de l'image animée, avec le soutien de Brouillon d'un rêve de la SCAM - La Culture avec la Copie Privée, la Région Ile-de-France, en partenariat avec le CNC, la Procirep - Société des Producteurs et l'Angoa



vià93



Scam*



PROCIREP
Société des Producteurs
de Cinéma et de Télévision

ANGOA



« **Quels que soient leurs origines et leurs parcours, ces jeunes s'emparent du droit et des valeurs de la République.** »

ENTRETIEN AVEC LA REALISATRICE

Qu'est-ce qui vous a donné le désir de ce film ?

Mon désir est né en réaction à la situation sociale et politique en France, et au discours sur les banlieues qui présente les jeunes qui y habitent comme une menace sociale. « Racaille », « Quartiers sensibles », il y a tout ce vocabulaire, accusateur et clivant. Il me semblait urgent de remettre un peu plus de complexité au cœur de ces représentations du réel. J'ai alors découvert l'existence de cette Clinique Juridique, la première en France, à l'Université Paris 8 Saint-Denis. Je suis allée voir ce que faisaient ces jeunes. J'ai perçu la portée du travail de réparation individuelle qu'ils mènent, en retissant des liens sociaux, en aidant les habitants à renouer des liens avec la République, avec leur pays. Dans ce soutien, qui joue un rôle social collectif, il est question de justice, d'accès au droit, bref de démocratie réelle, des sujets qui sont importants pour moi.

Les avocats et enseignants à l'initiative de cette Clinique, m'ont ouvert grand les portes. Pendant deux ans, j'ai pu assister à de nombreuses rencontres avec des justiciables. Au départ, j'envisageais la Clinique et le film comme une caisse de résonance des difficultés rencontrées par les plus démunis de notre société. C'est bien le cas. Mais quand j'ai compris que si peu sépare les étudiants des personnes qu'ils reçoivent, la question de la neutralité et de la subjectivité s'est imposée. On est bien loin du constat des sociologues sur

le « fossé culturel entre professionnels de la Justice et usagers cumulant des indices de vulnérabilité » (1).

Tout votre film se tisse autour de cette question de distance, de place juste à trouver...

Les professeurs et les avocats leur conseillent la distance. Mais il est difficile de rester neutre lorsqu'on a vécu la situation décrite par un justiciable. Il y a une identification ou une empathie. Que faire par exemple de la colère qui vous prend ? Comment se battre aux côtés d'un justiciable tout en appliquant la loi ? Les émotions aident-elles à réfléchir à des solutions, voire à des améliorations de la Loi ? Questionner cette distance si difficile à trouver, c'est pour moi questionner l'humanité et la citoyenneté qui se construisent. La leur et celle de chacun d'entre nous. Comment rester impartial quand il s'agit de justice ? Notre devoir, leur devoir, n'est-il pas d'avoir un point de vue, de faire des choix, d'agir ?

Très concrètement, à la Clinique, le bureau, le meuble qui sépare les étudiants des justiciables, est comme une digue. C'est une des raisons pour lesquelles il est devenu un axe dans la façon de filmer. Mais lors du tournage, la digue est emportée avec l'histoire d'Illhame, une des étudiantes, qui commence à parler des problèmes de sa mère et passe de l'autre côté. Elle devient justiciable devant ses pairs. C'est comme un cadeau du réel qui vient expliciter ce qui était sous-jacent. C'est le seul moment où la caméra passe de l'autre côté.

De quelle manière votre film porte-t-il attention à ses personnages ?

Dans la confrontation avec les justiciables, chacun se révèle. Avec la cheffe opératrice, nous avons mis un peu un dispositif d'attention à la subjectivité des étudiants : la caméra face à eux, dans leurs regards, pour capter la plus infime réaction lorsqu'elle traverse leurs visages, alors qu'ils essaient de rester impassibles. Bien sûr, nous avons aussi travaillé cette subjectivité au montage. Comment rendre compte de ce qui se joue pour l'étudiant dans la rencontre avec tel justiciable ? Cela a été un travail de dentelle pour recomposer une scène tout en préservant la compréhension du spectateur et en respectant la parole du justiciable. La seule écoute de sa voix transmet des émotions fortes, dont on perçoit la répercussion sur les visages des étudiants et leur tentative de neutralité.

De la même façon que la Clinique est un écrin pour la parole des justiciables, il fallait que le film soit à l'écoute des étudiants. Pendant les rencontres avec les justiciables, et aussi dans les moments d'attente, qui étaient nombreux car ces personnes viennent sans rendez-vous. Cela laissait la place à des échanges entre étudiants et avec nous, pendant lesquels ils se livraient progressivement. Il faut du temps et de la confiance pour faire advenir une parole intime qui se donne d'elle-même, sans la forcer, sans interview. J'ai voulu respecter cela dans le film, la pudeur. C'est pour cela que j'ai tourné dans la durée, tout au long d'une année universitaire.

Pourquoi avez-vous tenu à filmer aussi les professionnels, avocats ou enseignants, qui interviennent auprès des étudiants ?

Parce qu'ils les aident à se positionner. Un samedi par mois, des avocats chevronnés viennent partager leur expérience avec les étudiants de la Clinique. Certains posent les exigences de distance et neutralité comme un préalable, sans que l'on comprenne très bien s'il s'agit d'une question d'efficacité, d'un prérequis déontologique ou d'une technique pour se protéger de justiciables envahissants et d'affects qui pourraient nuire à leur équilibre personnel. D'autres livrent quelque chose de leur expérience et de leurs convictions. C'est un échange perpétuel.

Au montage, nous avons travaillé la façon dont chaque intervention d'un professionnel se tisse avec la préoccupation d'un des jeunes, dont elle renvoie la balle.

Les jeunes que vous présentez ne sont pas des archétypes...

Je ne cherche aucune exemplarité, aucun parcours exceptionnel qui ferait de chaque étudiant un personnage extraordinaire. Je suis plutôt égalitariste. Je ne cherche pas non plus à faire de chacun le représentant d'un groupe ou d'une identité. Chacun ne représente que lui-même et c'est déjà beaucoup. Je veux les faire connaître pour ce qu'ils sont, découvrir chacun de ces jeunes dans sa singularité, sa vision du monde. Par exemple le féminisme de Rouguy irrigue sa présence. Elle est dérangée par une histoire de bigamie. Elle porte tout d'abord un jugement qui l'amène à faire erreur sur la compréhension des textes de loi, mais plus tard on voit sur son visage que la réaction de la justiciable en face d'elle la surprend et

« Questionner cette distance si difficile à trouver, c'est pour moi questionner l'humanité et la citoyenneté qui se construisent. »

l'interroge. Finalement elle fait tout pour l'aider.

Il y a beaucoup de douceur dans vos images...

C'était un choix, ou plutôt une vision à l'origine du film. Je crois que cette clarté laiteuse qui enveloppe le film est pour moi synonyme d'éthique. Je voulais aussi adoucir le lieu, qui est tout de même très âpre et où les enjeux sont difficiles. Je ne voulais donc pas trop de contraste. Dès le tournage, ma cheffe opératrice a proposé des réglages caméra. J'ai moi-même repeint les murs de la Clinique en gris clair pour éviter la saturation du blanc à l'image. Nous avons aussi travaillé à l'étalonnage.

Vous parlez de la banlieue. Peut-on la voir comme un de vos personnages ?

J'ai tenu à ce qu'elle soit présente, de manière discrète et douce, elle aussi. Je voulais éviter la démonstration. J'ai d'abord joué de l'architecture de l'université, de ses baies vitrées qui font entrer la ville et ses habitants dans le plan. Mais, là encore, il fallait rompre cette mise à distance. J'ai passé pas mal de temps à arpenter les environs de l'université, les immeubles d'habitation, les friches, le pôle de transport de Saint-Denis Université, seule avec la caméra. Je cherchais la façon de sortir du bureau de la Clinique, sans que ce soit artificiel, et de montrer quelle est sa place. J'ai travaillé des plans descriptifs, l'urbanisme raconte tellement du social. Mais je voulais aussi des présences humaines. Pour qui travaillent les jeunes de la Clinique ? Faire le lien entre le microcosme de la Clinique et le macrocosme de la société, et plus

Spécifiquement de la Seine Saint-Denis, du quartier. C'est finalement au montage que nous avons trouvé sa place dans le film, une place qui prolonge les regards des étudiants.

La banlieue est aussi présente comme représentation collective, à travers ce que la société renvoie à ces jeunes, comme une identité qui serait leur et que d'ailleurs ils récusent. On l'entend notamment dans une scène de discussion entre Yara et Antoine.

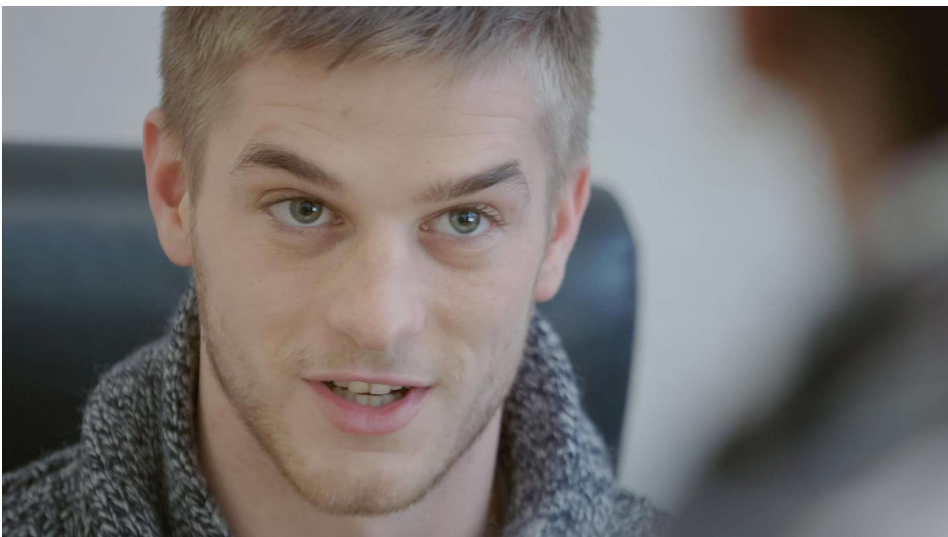
Peut-on dire que c'est un film sur l'engagement ?

Plutôt sur la question de l'engagement, ce qu'il signifie ou même ce qu'il cache. Cela va de la charité, avec même un côté moralisateur, jusqu'à la défense de valeurs éthiques et démocratiques. Mais l'engagement ne se traduit pas nécessairement par du militantisme, il s'inscrit dans des choix de vie. C'est ce dont débattent Nancy-Laure et Rouguy à la fin du film.

Le film aborde aussi la question de la justice et du droit, de leur proximité et de leurs différences...

Oui, c'est une distinction qui génère bien des incompréhensions pour les citoyens : le droit n'est pas juste. Ces étudiants ne sont pas encore des spécialistes du droit, ils le découvrent. Mais de là où ils sont, ils sont déjà capables de le comprendre et d'en parler. A la Clinique, ils sont des passeurs dans la compréhension que les justiciables ont de leur situation juridique. Avec le film, ils deviennent pour le spectateur des passeurs des notions de justice et de droit. Antoine, un des étudiants, formule très bien ce qu'est le droit, une construction sociale historique, et sa place dans une société démocratique. Du coup, il s'interroge aussi sur sa future place à lui dans la société. J'aimerais que le film questionne la façon dont chacun de nous prend une part active à la démocratie, qui est un processus permanent, pas un état de fait. Et eux, ces « jeunes de banlieue », choisissent d'agir. Quels que soient leurs origines et leurs parcours, ils s'emparent du droit et des valeurs de la République.

1- L'accès aux droits et à la justice - De la citoyenneté à l'accès à la justice, une proposition réversible ? Denis Dobbelsstein et Antoine Pinilla. Les éditions de la Charte.



DROIT dans les Yeux



Des visages tout juste sortis de l'enfance, concentrés, incroyables, émus. Ils s'appellent Ilhame, Vincent, Yara, Nancy-Laure, Rouguy ou Antoine. Ils sont étudiants en Droit à l'Université Paris 8 Saint-Denis et bénévoles à « La Clinique Juridique ». Là, ils orientent des justiciables des environs qui souvent leur rappellent leurs parents, leurs voisins. Les professionnels et les enseignants leur parlent de distance et de neutralité. Mais dans la pratique, que faire de sa subjectivité et de ses convictions ? Avec quelle idée de la justice et de la démocratie ?

Marie-Francine Le Jalu

Née en Seine-Saint-Denis, diplômée d'une école de commerce, Marie-Francine Le Jalu produit des artistes et des rétrospectives cinématographiques, avant de réaliser des documentaires radiophoniques (notamment *Le cinématographe de Robert Bresson*). Elle s'empare finalement d'une caméra, tout en poursuivant une activité de directrice financière. Avec le sentiment perpétuel d'être à cheval entre deux mondes, elle développe une filmographie documentaire autour du travail et de l'intime, de la façon dont chacun se retrouve ou non, soi-même et ses valeurs, dans sa vie professionnelle.

Filmographie :

- *La Vie Murmurée*, coréalisé avec Gilles Sionnet – 102 mn, 2011.
- *Le Silence* – 19 mn, 2004.
- *J'en Voulais Pas* – 50 mn, 2002.
- *La Pesanteur et la Grâce* – 13 mn, 1998

Avec

Nancy-Laure Bakeyala
Anyssa Benhellal
Isabelle Châtaigner
Antoine Deflandre
Laurence Dubin
Rouguy Faye
Yara Hamade
Ilhame Hamami
Charles Haroche
Samuel Koukouï
Anne-Sophie Laguens
Vincent Leocournet
Sophie Molinier
Bertrand Périer
Benjamin Pitcho
Earvin Sainsilly
Grégory Saint-Michel
Franchesca Semeglo

Réalisation

Marie-Francine Le Jalu

Image

Sylvie Petit

Montage

Jean-Pierre Bloc
Cyril Curchod
Marie-Francine Le Jalu

Son

Marie-Francine Le Jalu
Emmanuel Angrand

Etalonnage

Eric Salleron – Avidia

Production

Des Films Nuit et Jour
Marie-Francine Le Jalu
Hélène Bernardin

Direction de production

Gilles Sionnet

Producteur associé

Malik Mendi

Distribution

Des Films Nuit et Jour
filmsnuitetjour@gmail.com